

NOTES DE LA SEMAINE

NOS ÉTUDIANTS

Nos étudiants font en ce moment beaucoup parler d'eux. Vous avez sans doute entendu parler du bal qu'ils prétendent célébrer à Bullier. Je n'ai rien dit de cette affaire et n'en veux rien dire encore, pour des raisons qu'approuveront, j'imagine, les mères de famille et les directrices d'écoles de jeunes filles, qui laissent en toute confiance traîner les *Annales* sur la table du salon. Il eût fallu entrer dans des détails qui n'auraient pas été de mise dans le journal.

Cette affaire n'est pas même terminée qu'un autre incident met en feu le quartier latin.

C'est à la bibliothèque de l'École de médecine qu'il s'est passé. Vous savez qu'aujourd'hui les femmes sont admises à suivre les cours de la Faculté de médecine, à subir les examens et à conquérir le grade de doctoresse. Il y a donc au quartier latin un petit clan de jeunes femmes, la plupart de nationalité étrangère, qui s'asseyent sur les mêmes bancs que les carabins, qui partagent leurs travaux et leurs exercices. On les appelle tout naturellement des étudiantes, puisque leurs camarades du sexe masculin sont des étudiants.

Le malheur est que ce mot d'étudiante avait, dans la langue du quartier latin, un autre sens, beaucoup plus ancien, puisqu'il date du temps où les femmes n'avaient pas encore la permission de suivre les cours de médecine. On désignait par ce nom, les jeunes personnes, de mœurs faciles, qui prenaient part, non aux études, mais aux divertissements des étudiants. Peut-être avez-vous un soir entendu, dans une soirée, dire, par quelque chanteur de profession ou par quelque amateur, les deux chansons de Nadaud, dont la vogue a été si grande dans les salons : *Lettre d'un étudiant à son étudiante* ; *Réponse de l'étudiante à son étudiant*.

Combien de fois, depuis que nous nous amusons à philosopher ensemble, chaque semaine, sur les événements du jour, combien de fois ne vous ai-je pas fait observer que la plupart des querelles ne sont que des querelles de mot. Il est fort rare dans le monde que l'on discute sur le fond même des choses. On se bat presque toujours à tâtons sur des mots à double sens, dont on n'éclaircit point l'équivoque.

La bibliothèque de l'École de médecine qui est ouverte aux étudiants l'est également aux étudiantes, puisque tous, à quelque sexe qu'ils appartiennent, doivent être traités sur le même pied. Mais vous entendez bien qu'ici, le mot d'étudiantes est pris dans son premier sens et non dans le second. Il ne s'agit pas des étudiantes qui s'amusent avec les étudiants ; mais des étudiantes qui étudient à côté des étudiants. La distinction est essentielle.

Pour entrer à la bibliothèque, il faut être pourvu d'une carte spéciale, c'est le règlement qui l'exige ; un règlement fort sage, car si tout le monde avait accès dans les salles, nombre de personnes étrangères à la faculté y viendraient uniquement pour s'y chauffer, pour y badiner et rire ; et les élèves vraiment laborieux y seraient sans cesse dérangés dans leur travail.

Il va sans dire que dans la pratique quotidienne, le règlement n'est pas appliqué à la rigueur. Les employés de la bibliothèque

connaissent les visages de leurs habitués et ne vont pas à chaque fois leur demander leur carte d'entrée. C'est une formalité que l'on supprime dans l'usage journalier, parce qu'elle est inutile. C'est ainsi, par exemple, qu'au chemin de fer, les abonnés ne montrent plus leur carte à l'agent, qui, les connaissant de longue date, les laisse, pour plus de commodité réciproque, passer vite et courir au train. Il est bien entendu pourtant que l'agent garde toujours le droit d'exiger la présentation de cette carte, et de refuser le passage à qui l'aurait oubliée par mégarde.

Il paraît que de temps à autre, grâce à cette tolérance, à ce laisser-aller, si vous aimez mieux, il s'introduisait dans les salles de la bibliothèque des étudiantes... Vous voyez bien l'inconvénient de cette équivoque ; car voilà qu'au cours de ce récit j'en suis victime moi-même et ne m'en puis dépêtrer. Ces étudiantes dont je parle n'étaient pas de celles qui étudient. Elles venaient attendre à la bibliothèque même leur ami, qui s'y trouvait pour prendre une note ou achever une besogne, et le livre qu'elles plaçaient devant elles ne leur était qu'une contenance.

Il est probable qu'elles s'observaient dans ce milieu éminemment sérieux. Mais enfin on peut supposer que n'ayant rien à faire, elles étaient distraites, échangeaient des propos à voix basse, des sourires, des signes d'intelligence ; il faut bien croire que leur présence n'était point pour les élèves studieux un encouragement au travail, puisque quelques-uns avaient fait entendre des doléances.

L'autre jour, quatre jeunes personnes se trouvaient donc à la bibliothèque de l'École de médecine. Qu'y faisaient-elles ? Comment se tenaient-elles ? Je n'en sais rien, puisque je n'assistais pas à la scène et que personne ne nous a donné le renseignement qui avait bien cependant son importance. J'imagine pourtant que si elles étaient demeurées, en silence, ardemment penchées sur leur livre et prenant des notes, absorbées dans leur besogne, le surveillant n'aurait pas eu l'idée d'aller à elles, et ne leur eût pas, rompant avec une vieille habitude de tolérance, demandé leurs cartes.

C'est ce qu'il fit. On me fera difficilement accroire qu'il n'avait pas une raison, un prétexte ; qu'il s'était comme cela, de but en blanc, avisé de taquiner de laborieuses étudiantes.

Admettons néanmoins, contre toute vraisemblance, que ce fût là un caprice, un simple et pur caprice. Il était dans son droit ; car il était dans la règle. Il ne doit entrer à la bibliothèque que des personnes munies de cartes. Le devoir de toute personne est de montrer la sienne, quand il prend fantaisie à l'employé d'en exiger la présentation, quelle que soit la raison qui le pousse. Il n'a pas même de raison à donner. C'est le règlement et voilà tout.

— Madame, votre carte ?

De ces quatre jeunes femmes, une seule avait sa carte dans sa poche. Les trois autres, ou l'avaient oublié, si elles étaient des étudiantes qui étudient, ou n'en possédaient pas si elles étaient des étudiantes qui s'amusent. Mais elles répondirent toutes trois, sans spécifier :

— Nous sommes des étudiantes.

Et elles étaient des étudiantes, en effet. Mais voilà ! quelles étudiantes ?

L'employé les pria ou les somma. On en veut beaucoup à cet aurait dû, assure-t-on, dans un grave, en référer au bibliothécaire

pourquoi pas au doyen ? Pourquoi pas à M. Brouardel lui-même ?

J'avoue ne rien comprendre à ce goût d'indiscipline qui sévit si furieusement aujourd'hui. Comment ! voilà un employé, qui, au nom du règlement, demande à ces dames leur carte d'entrée ; ce qui est sa besogne propre, sa mission, ce pour quoi il est là. Elles ne l'ont pas ; elles sont dans leur tort, cela est évident. Eh bien ! elles n'ont qu'un parti à prendre : c'est de se soumettre, puisque c'est la loi ; puisque l'employé, quel que soit son titre, est en cette occasion, le représentant de la loi, puisqu'il est la loi.

Il n'y a pas de tergiversation possible. Si ces dames étaient des étudiantes de la seconde catégorie, ces farceuses n'avaient qu'à déguerpir à la première injonction. Si elles appartenaient à la première, si elles étaient des étudiantes qui étudient, elles devaient, par respect pour le règlement, sans l'observation duquel il n'y a pas dans un endroit public de travail sérieux possible, quitter la place sans élever l'ombre d'une objection et dire tout simplement :

— Vous avez raison ; vous faites respecter une consigne ; il ne nous reste qu'à aller chercher nos cartes. Nous allons vous les rapporter.

Je suis convaincu que, si elles avaient parlé ainsi, le surveillant, que l'on accuse de brusquerie, leur aurait parlé, sinon avec la politesse d'un marquis de l'ancien régime, au moins avec la correction officielle d'un fonctionnaire. A-t-il même manqué de cette correction ? Voilà qui n'est pas prouvé, à l'heure où j'écris. Je mettrais ma main au feu que ce n'est pas lui qui a commencé ; c'est lui, le lapin ; il n'a pas commencé, il n'a pas pu commencer.

Là-dessus, nos étudiants s'enflamment, organisent des monômes, font du tapage au cours de leurs professeurs, et demandent une punition pour un pauvre diable d'employé, qui n'est coupable que d'avoir fait son devoir.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que jadis (ce jadis n'est pas si loin) c'étaient eux qui, furieux contre les étudiantes, j'entends, contre les étudiantes de la première catégorie, contre les étudiantes sérieuses, menaient contre elles le boucan aux examens et les accablaient de mille avanies. Les voilà qui à présent prennent feu pour leur cause, si toutefois c'est bien d'elles qu'il s'agit ; et par malheur, ce revirement ne s'explique que parce que c'est une façon de s'insurger contre la loi, de faire échec à la discipline, de monter une niche à ceux qui sont chargés d'en imposer l'observance.

Nous ne savons plus en France ce que c'est qu'obéir ! C'est la première chose qu'il faudrait dans la famille enseigner aux enfants. Mais il n'y a plus de famille, et nous traitons nos fils en camarades ; et moi, qui vous parle, je suis aussi faible et aussi imprévoyant que les autres. Misère et pitié !

FRANCISQUE SARCEY.